

au pouvoir, l'accueillit avec les témoignages les plus cruels de haine et de mépris. Comprenant que le moment n'était pas venu de relever le drapeau du libéralisme, le cœur navré du spectacle lamentable qu'offrait alors sa patrie, il s'embarqua sur un petit vaisseau qui se trouvait dans le port, et fit voile pour le Chili, où se terminera sans doute, dans l'obscurité de la vie privée, sa carrière politique et militaire.

Au milieu des injustices et des exagérations de l'esprit de parti, il est difficile de formuler un jugement sur Morazan. Toutefois, il est à remarquer que les deux seules accusations sur lesquelles ses ennemis insistent, sont celles d'avoir été hostile au clergé et d'avoir écrasé le peuple d'impôts. Nous ne prendrons point la peine de le justifier sur le premier point : l'esprit et les sentiments du corps ecclésiastique, tel qu'il a été légué par l'Espagne à la jeune Amérique, sont trop connus en Europe pour que nous ayons besoin de faire l'apologie d'un de ses ennemis les plus honorables. Quant aux exactions qu'on reproche à Morazan, il est juste d'observer qu'en rançonnant les classes opulentes de son pays, il ne fit qu'obéir aux nécessités de la guerre. Ses plus impitoyables détracteurs reconnaissent qu'il était doux, humain, et irréprochable dans sa conduite privée. Ajoutons que personne ne lui refuse la capacité et l'intelligence des affaires. Déchu de sa grandeur et proscrit, probablement pour toujours, son nom et sa mémoire sont maudits par ceux-là même qui avaient salué l'astre naissant de sa fortune. Mais il n'est que trop vrai que l'Amérique centrale a perdu, par la retraite de Morazan, l'homme le plus capable de la tirer de l'ornière sanglante où elle se débat depuis le jour de son indépendance.

Le lecteur comprendra que nous n'avons pas voulu faire figurer dans notre récit une foule d'épisodes fort peu importants par leurs résultats, et qui n'auraient eu aucun intérêt pour le public français. Nous avons

même omis, à dessein, le nom de Ferrera, cet autre ambitieux qui, tout-puissant dans l'État de Honduras, a obstinément disputé le pouvoir à Carrera et à Morazan. Nous n'avons tenu note que des faits les plus considérables et les plus propres à faire comprendre les phases des deux partis dominants dans l'Amérique centrale. Nous aimons à croire qu'on nous saura gré de ne pas nous être égaré dans le dédale des mille circonstances microscopiques dont fourmillent ces déplorable guerres civiles.

Nous ne pousserons pas plus loin ce tableau. Aussi bien, nous croyons savoir que rien de décisif n'est survenu dans le Guatemala pendant ces derniers mois. D'ailleurs les tristes personnages qui s'agitent dans ces contrées, dignes d'un sort meilleur, sont trop médiocrement intéressants pour que l'historien leur consacre un espace et des instants qu'il peut facilement mieux employer.

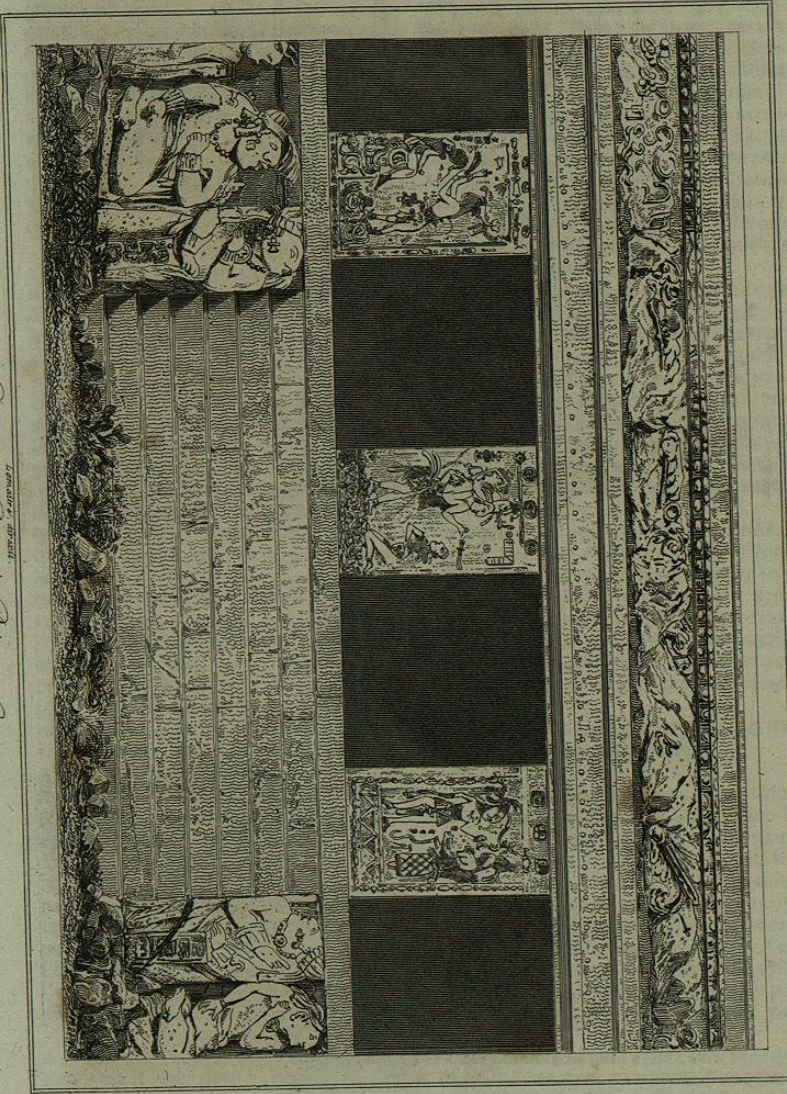
Nous allons maintenant nous occuper du Chiapas et du Yucatan. Nous avons réservé pour la fin de notre travail la description de ces deux provinces qui, par le nombre et le caractère des ruines qu'elles renferment, offrent un intérêt tout particulier, et méritaient d'être traitées séparément.

CHIAPAS. — DESCRIPTION DES RUINES DE PALENQUÉ.

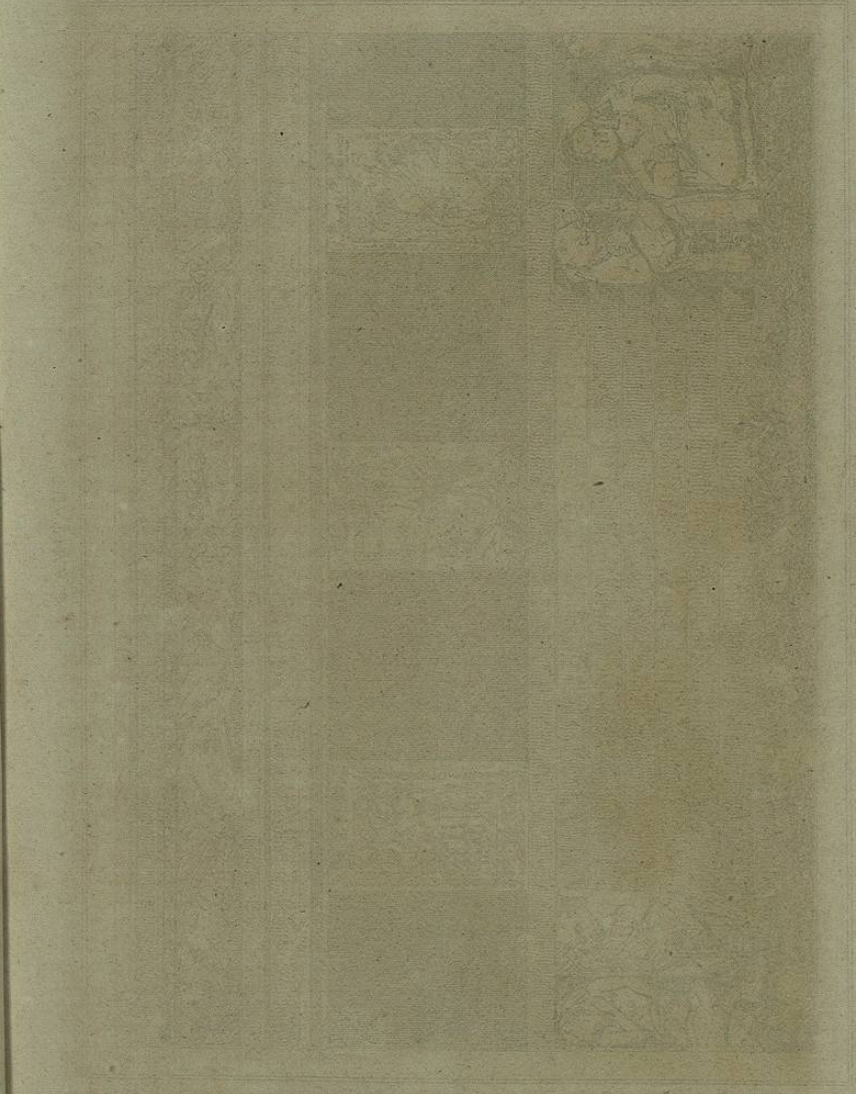
Nous nous abstenons ici de tous détails géographiques. Ce qui dans la province de Chiapas doit attirer particulièrement l'attention, ce sont les ruines qu'on y rencontre. Aussi nous bornerons-nous à une description purement archéologique. Nous entrerons même en matière sans préambule, ce que nous aurions à dire sur la localité où est située Palenqué n'étant pas de nature à offrir grand intérêt à nos lecteurs.

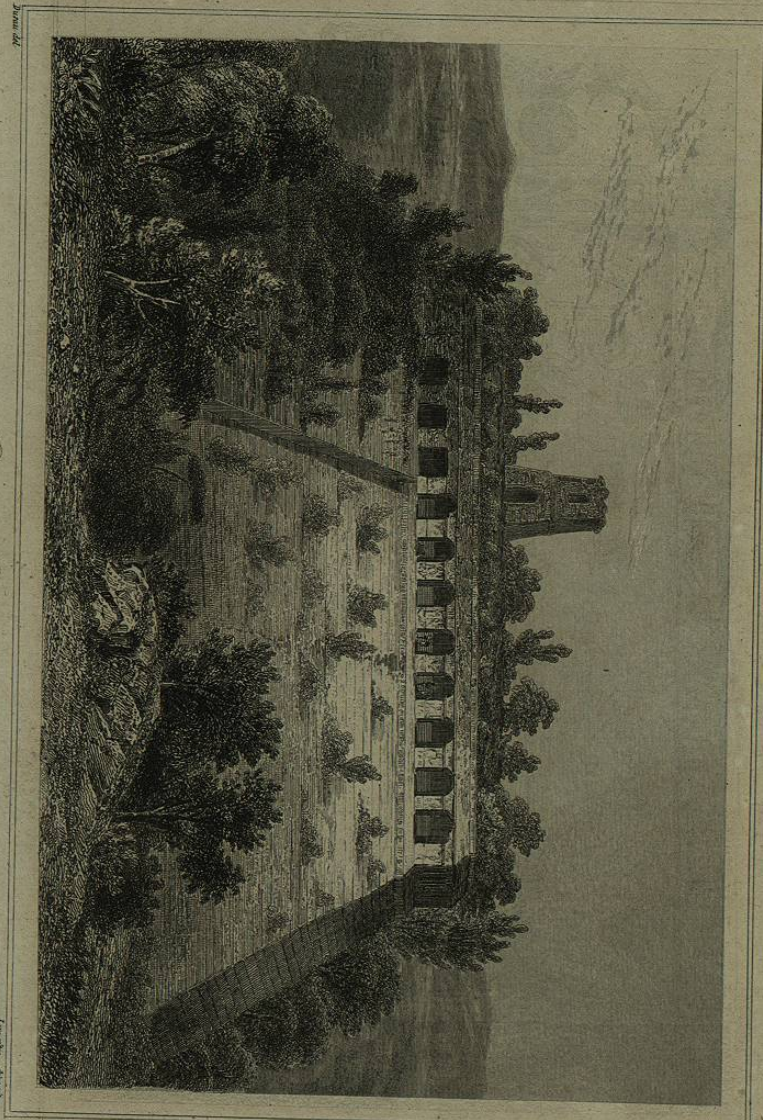
A l'est du Chiapas et près de la frontière du Yucatan, au milieu d'une forêt sombre et silencieuse, le voyageur arrive à une ville en ruine dont la véritable dénomination est inconnue, et

Ornament des Palais à Quetzaltenango.



GUATIMALA.





Palais à Palenque.

Lemaitre del.



Lemaitre del.

Détail du Palais à Palenque. (Bas Relief.)

qu'on appelle provisoirement *Palenqué*, par suite du voisinage d'une petite bourgade de ce nom.

Le monument le plus grandiose et le plus frappant, à Palenqué, est celui que les explorateurs nomment le *Palais*. On l'aperçoit de loin à travers les arbres de la forêt, et son aspect pénètre l'étranger d'un sentiment de surprise, mêlé d'admiration et de curiosité. Il est assis sur une élévation de forme oblongue, ayant quarante pieds anglais (*) de la base au sommet, trois cent dix pieds par devant et par derrière, et deux cent soixante de chaque côté. Cette espèce de pyramide était autrefois revêtue de pierres; mais la végétation a détruit cette enveloppe solide et en a dispersé les matériaux, qui gisent çà et là dans une confusion inexprimable.

La façade regarde le levant. L'édifice a deux cent vingt-huit pieds de long sur cent quatre-vingts de profondeur. Sa hauteur n'excède pas vingt-cinq pieds. Tout autour règne une large corniche en pierre. On compte sur la façade quatorze ouvertures de portes, larges chacune d'environ neuf pieds. Les piliers intermédiaires ont de six à sept pieds de largeur. A gauche, huit de ces piliers n'existent plus; il en est de même de la corniche à droite; leurs débris jonchent la terrasse dans une assez grande étendue. Mais six pilastres sont encore entiers, et ont pu être dessinés par les voyageurs.

Le monument est en pierre, et il a été bâti avec de la chaux et du sable. La façade est entièrement revêtue de stuc, et elle était autrefois peinte de couleurs éclatantes. Les piliers sont ornés de bas-reliefs représentant des personnages diversement groupés. L'un d'eux nous montre une divinité ou un souverain debout et de profil, avec un angle facial d'environ quarante-cinq degrés. Le front semble avoir été artificiellement déprimé et allongé en arrière, sans doute par le

(*) Toutes les mesures désignées dans ce travail sur Palenqué et Uxmal sont des mesures anglaises.

même procédé qu'emploient les Indiens Chactaws et quelques autres tribus américaines. La face offre un type qu'on ne retrouve plus dans ces contrées; et, en admettant que ces figures sont des portraits ou des créations conformes à la beauté physique telle que la connaissent et la comprennent les artistes de Palenqué, on est conduit à cette conclusion, que la race qui peuplait autrefois ce pays est complètement éteinte. La coiffure se compose de deux bouquets de plumes placés, l'un au sommet de la tête, l'autre plus bas et en arrière. Les épaules sont couvertes d'une espèce de pèlerin divisée en petits carrés et ornée d'une garniture de grains sphériques. La tunique est formée par une peau de léopard dont la queue pend en arrière le long des jambes. Ces vêtements indiquent sans doute le costume de ce peuple inconnu. Le personnage tient dans sa main un bâton orné, ou plutôt un sceptre, le long duquel on distingue la place de trois hiéroglyphes tombés ou arrachés. Devant et derrière sont deux individus assis à la manière des Turcs, et dans une attitude suppliante. Le tout est encadré d'une bordure dont la richesse se devine aisément, malgré de nombreuses solutions de continuité. Dans la partie supérieure du tableau, et en dehors de la bordure, on aperçoit trois hiéroglyphes qui, sans doute, étaient destinés à expliquer le sujet du bas-relief. Le stuc est d'une consistance extraordinaire, et paraît être aussi dur que la pierre. Il était entièrement peint, ainsi qu'attestent des traces visibles de couleur rouge, bleue, jaune, noire et blanche.

Tous les autres pilastres sont ornés de figures du même caractère, mais ils ont été plus maltraités par le temps. Il est probable que cette série de tableaux retraçait l'histoire allégorique de quelque famille ou de quelque grand événement. On peut se faire une idée de l'aspect admirable que devait présenter de loin cette façade quand les ornements et les peintures qui l'embellissaient étaient encore dans tout leur éclat.

L'ouverture principale de la façade n'est indiquée ni par des dimensions plus grandes, ni par de plus riches détails de sculpture. Seulement on la reconnaît aux larges degrés de pierre qui y donnent accès de la terrasse. Les ouvertures sont dépourvues de portes, et l'on n'en a pas trouvé de vestiges. Toutefois, il existe à l'intérieur des trous dans la muraille, dont quelques-uns sont encore garnis de pierres en forme de gonds. Le long de la corniche qui entoure l'édifice et qui fait une saillie d'environ un pied, on remarque aussi des trous creusés dans la pierre. M. Stephens suppose que le long de cette corniche était attaché un immense rideau de coton que les hôtes du palais levaient ou baissaient à volonté. Il paraît que ces rideaux, servant de porte, sont encore usités dans quelques haciendas ou fermes du Yucatan. Le haut des ouvertures a dû être carré, et, au-dessus de chaque porte, on voit, des deux côtés, des cavités évidemment consacrées à recevoir les linteaux. Ces linteaux sont tous tombés, et l'on n'en trouve pas de traces, ce qui prouverait qu'ils étaient en bois. Cette conjecture est suffisamment justifiée par la découverte de linteaux en bois dans les ruines d'Ocozingo et d'Uxmal.

L'édifice offre deux corridors parallèles qui règnent sur ses quatre côtés. Ces corridors, larges d'environ neuf pieds, suivent la longueur du palais dans un espace de plus de deux cents pieds. La muraille qui les divise n'est percée que d'une porte située en face de l'entrée principale, et d'une autre ouverture pratiquée dans la façade postérieure. Le plancher est en ciment aussi dur que celui des ruines romaines. Les murs, hauts d'environ dix pieds, sont enduits de plâtre, et, de chaque côté de la porte principale, ornés de médaillons dont il ne reste que les encadrements, circonstance regrettable, car ils offraient peut-être les bustes de la famille royale. Le mur de séparation présente des ouvertures dont quelques-unes sont en forme de croix, d'autres en forme de

tau égyptien ou de croix grecque, particularité qui a exercé, sans profit pour la vérité, la science et la sagacité des archéologues. Les corridors se terminent, dans leur partie supérieure, en forme de carré irrégulier ayant un côté oblique et déprimé au sommet,

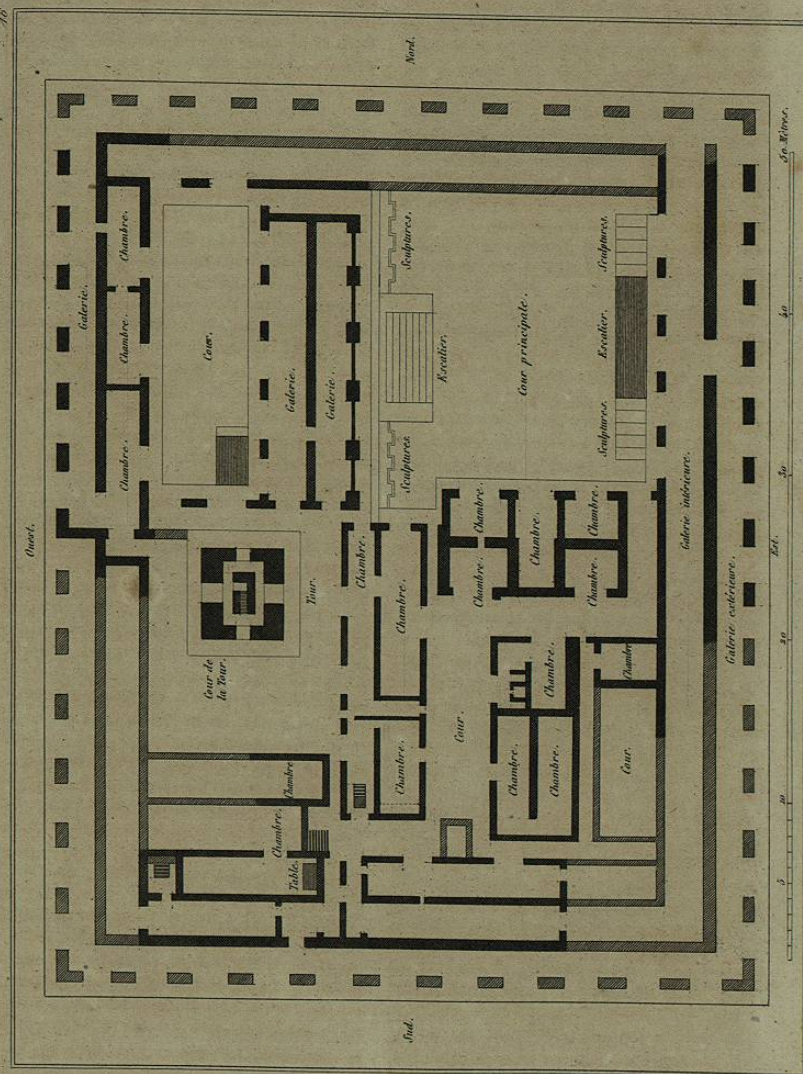


ce qui prouve que les constructeurs ignoraient l'art de la voûte. Une couche de pierres plates occupe le haut du couloir, et les côtés étant recouverts de plâtre, présentent une surface unie.

En face de la porte centrale du corridor de devant, une rangée de degrés en pierre, occupant en hauteur un espace de trente pieds, conduit à une cour rectangulaire, longue de quatre-vingts pieds et large de soixante et dix. De chaque côté de l'escalier, on remarque des figures gigantesques et hideuses, creusées dans la pierre en bas-relief, ayant neuf ou dix pieds de haut, et dans une position légèrement inclinée, de la base des degrés au niveau du corridor. Ces figures sont ornées de riches coiffures et de colliers; leur attitude est celle de l'inquiétude et de la douleur. Le dessin et les proportions anatomiques sont fautifs; mais la puissance et la justesse de l'expression prouvent que l'artiste n'était pas dépourvu d'imagination et de talent. Presque tous ces personnages ont un bras ou tous les deux croisés sur la poitrine. Leur visage reproduit le type que nous avons indiqué: nez arqué, front fuyant, et lèvre inférieure remarquablement épaisse. Tous sont assis les jambes ployées sous eux, à la manière orientale.

De chaque côté de la cour, le palais est divisé en appartements, sans doute destinés à servir de chambres à coucher. À droite, les pilastres sont détruits; à gauche, ils sont encore debout et ornés de figures en stuc. Dans la chambre du milieu, et dans un des trous dont nous avons parlé, on voit les restes d'une longue perche de bois.

GUATIMALA



Plan d'un Palais à Palenque.

C'est le seul morceau de bois trouvé à Palenqué; il était dévoré par les fourmis, et devait, au bout de quelques années, être réduit en poussière. De l'autre côté de la cour, on aperçoit une autre rangée de degrés en pierre, correspondant à celle de la face principale. Cet escalier est également flanqué de figures gigantesques, et les intervalles planes qui existent entre elles sont occupés par des cartouches d'hiéroglyphes.

« Toute cette cour, dit M. Stephens (*), était couverte d'arbres et encombrée de ruines de grandes dimensions, mais si confusément éparées, qu'on n'en pouvait déterminer l'arrangement architectural. Comme nos lits étaient tendus dans le corridor adjacent, tous les matins en nous éveillant, et le soir, quand nous avions fini le travail de la journée, nous avions ces ruines sous les yeux. Toutes les fois que nous descendions les degrés, les hideuses et mystérieuses figures dont j'ai parlé semblaient nous regarder au visage, et cette localité du palais devint pour nous une des plus intéressantes. Nous désirions vivement faire des fouilles, écarter la masse des buissons et débarrasser entièrement la plate-forme; mais c'était chose impossible. La cour était probablement pavée de pierres ou revêtue de ciment. D'après la profusion d'ornements qu'on remarque dans les autres parties du palais, il y a lieu de croire qu'on trouverait dans cet endroit plus d'un morceau digne d'attention. Cette découverte est réservée aux voyageurs futurs; et, suivant moi, s'ils ne trouvent ici rien de nouveau, le seul spectacle de l'ensemble de cette cour les dédommagera de la fatigue et des frais qu'aura occasionnés le travail de déblaiement. »

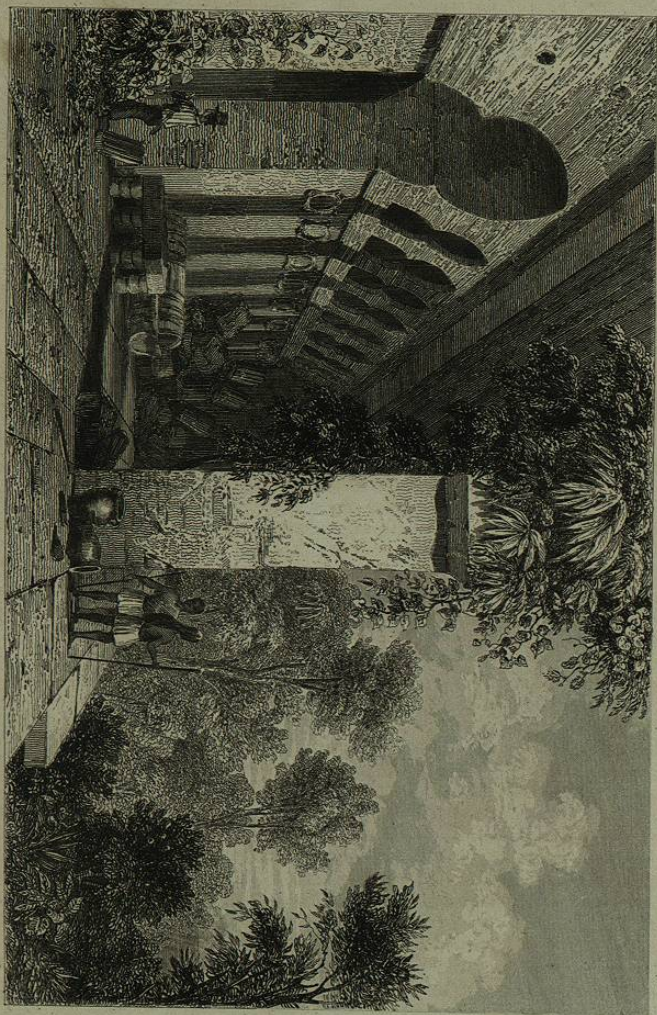
La partie de l'édifice qui forme le fond de la cour, et qui y communique par les degrés, consiste en deux corridors semblables à celui de devant, pavés, revêtus de plâtre, et décorés d'or-

(*) *Incidents of travel in central america, Chiapas and Yucatan, t. II, p. 315.*

nements en stuc. Le plancher du couloir qui règne sur la façade de la cour était retentissant, et l'on y apercevait un trou qui semblait conduire à des appartements souterrains; mais il a été constaté que ce n'était qu'une excavation faite dans la terre, et complètement privée de murs.

Dans le corridor situé plus loin, les murailles sont détruites à certains endroits, et sont recouvertes de plusieurs couches superposées de plâtre peint; dans un endroit, on a compté jusqu'à six couches offrant chacune des traces de couleur. Ailleurs, on a cru découvrir une ligne de caractères tracés avec de l'encre noire. Ce couloir s'ouvre sur une seconde cour, longue de quatre-vingts pieds, sur trente seulement de largeur; elle s'étend à dix pieds au-dessous du niveau du corridor, et le mur qui l'en sépare est couvert de pierres carrées chargées d'hiéroglyphes. Les piliers sont occupés par des figures en stuc, malheureusement en très-mauvais état.

De l'autre côté de cette dernière cour règnent deux corridors qui terminent l'édifice dans cette direction. Le premier est divisé en trois chambres, dont les portes s'ouvrent, aux extrémités, sur le couloir occidental. Tous les pilastres sont debout, à l'exception de ceux du côté nord-ouest. Tous sont couverts d'ornements en stuc; un seul porte des hiéroglyphes. Le reste présente des bas-reliefs dans lesquels, malgré les ravages du temps, on distingue le même type de figure, le même costume, la même coiffure et le même encadrement que ceux dont notre description a déjà donné une idée. Dans un de ces tableaux, on voit une femme assise sur un monceau d'objets indéfinissables, parmi lesquels on reconnaît aisément le *tau* égyptien, une fleur semblable au lotus, une tête probablement symbolique, et une volute assez artistement contournée. En face de cette femme, est un personnage qui semble occupé à la coiffer, car il lui relève de la main gauche une touffe de cheveux, ou peut-être un bouquet de plumes. Le troisième bas-



GUATEMALA.

27

Palenque, Guatemala.

J. G. Thompson del.